

CHAPITRE PREMIER

La colonie céleste

Au cœur du quartier financier de Londres, dominée par les gratte-ciel de la City, se tient l'église St Helen's, à deux pas de l'évêché. Comment cette église bâtie en des temps reculés a-t-elle pu survivre aux bombes d'Hitler, à celles de l'Armée républicaine irlandaise (IRA) ou aux bulldozers du progrès ? Elle est entourée de remparts de verre sans âme, les sièges de grandes banques et sociétés. Du trentième étage, un ingénieur informaticien sirote son café et jette un coup d'œil amusé sur cet étrange monument, perdu au sein des immeubles et dédié à une foi inconcevable aujourd'hui.

Le christianisme, bien sûr, n'a jamais manqué de prophètes annonçant sa prochaine disparition. Parmi les plus récents figurent Nietzsche, Feuerbach, Marx, Gide et Sartre¹. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la culture occidentale, profondément influencée par le christianisme, a été bradée, non pas tant par l'urbanisation croissante ou la mondialisation que par un « démembrement systématique, une mise au rebut de notre culture² ». Les responsables de l'éducation, les médias, et même de plus en plus les gouvernements, ont attaqué la foi chrétienne et ses valeurs en proclamant qu'elles s'opposaient à la liberté individuelle en même temps qu'à la cohésion de la société dans son ensemble.

En semaine, le mardi, un visiteur peut profiter du silence qui règne dans la nef de l'église St Helen's pour réfléchir sur l'Église dans la vie moderne. Un jeune homme d'affaires apparaît soudain, s'assoit et commence à prier. Cela arrive encore, de nos jours. Un

1. Paul JOHNSON, *Une histoire du monde moderne de 1917 aux années 1980*, tome 2 : le nouvel échiquier 1948-1980, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 307.

2. Robert L. WILKEN, « No other Gods », *First things* 37, novembre 1993, p. 13.

petit pourcentage de la population britannique, toutes classes sociales confondues, continue d'agir ainsi. Mais voici qu'un autre jeune homme entre à son tour dans l'église, puis un autre encore. Ils surgissent bientôt de toutes parts et se déversent dans l'église comme des cours d'eau dévalant les canyons bétonnés de la City. Cadres supérieurs et employés de bureau, hommes et femmes, jeunes et vieux, la foule s'accroît sans cesse; ils sont des centaines, pendant l'heure du repas de midi, à venir écouter l'étude biblique, dont la renommée s'accroît en cette église St Helen's depuis une dizaine d'années³. Le pasteur de cette Église, Dick Lucas, monte en chaire, annonce un cantique puis demande aux auditeurs d'ouvrir leur Bible. Avec une force et une clarté saisissantes, il se borne à commenter uniquement ce que le passage exprime sur Jésus-Christ, puis il explique à ces hommes et ces femmes assis devant lui qu'ils ont besoin de connaître le Seigneur.

Ces études bibliques, aussi remarquables soient-elles à notre époque, peuvent-elles influencer notre regard sur l'Église? Ces gens ne se réunissent pas à l'occasion d'une « nouvelle lune » ou d'un « sabbat », mais tout simplement à l'heure du déjeuner. Certainement, beaucoup d'entre eux ne sont pas membres de cette Église. Certains assistent parfois au culte le dimanche matin, mais les employés de bureau ne peuvent constituer une Église locale. Le rassemblement du mardi midi à l'église St Helen's renforcerait-il l'impression que l'Église institutionnelle n'est plus qu'une relique, malgré ce nouvel attrait pour le message de l'Évangile? Après les dommages causés par les bombes de 1991 et 1993, la paroisse de St Helen's a demandé l'autorisation, dans le cadre de la rénovation, d'accroître le nombre de places assises. Les associations de défense pour l'architecture d'époque protestèrent vigoureusement. Elles désiraient que l'église fût restaurée en tant que monument et non comme lieu de proclamation de l'Évangile dans la City londonienne⁴.

3. En raison des dommages créés par les bombes et du programme de rénovation, les services religieux furent transférés dans d'autres églises, dont l'église voisine St Andrew.

4. Le jugement de la chancellerie en novembre 1993, qui suivit ceux rendus par la cour consistoriale en juin et juillet de la même année, donnait l'autorisation de procéder à la majeure partie des changements, à l'exclusion du déplacement des retables.

L'Église à l'époque du pluralisme

L'Église fut autrefois au centre de la culture européenne. La chrétienté tout entière reconnaissait qu'il n'y avait pas de salut hors l'Église. Les réformateurs protestants n'ont jamais remis en cause l'importance de l'Église. S'ils n'ont pu réformer l'Église de Rome, ils se sont opposés à ses revendications en mettant l'accent sur les marques qui permettent de distinguer l'Église authentique.

L'Église romaine a toutefois renoncé, de nos jours, à son monopole souverain sur le salut. Après avoir décrit les bénédictions de la vie nouvelle en Christ, le concile de Vatican II ajoute :

Et cela ne vaut pas seulement pour ceux qui croient au Christ, mais bien pour tous les hommes de bonne volonté, dans le cœur desquels, invisiblement, agit la grâce. En effet, puisque le Christ est mort pour tous et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit-Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal⁵.

Cette concession un peu rapide maintient cependant l'idée que le salut doit être associé au Christ, comme en filigrane, au sein du « mystère pascal ». Les théologiens radicaux vont aujourd'hui plus loin : le salut n'est pas le privilège exclusif de l'Église, de la chrétienté, il ne dépend pas du Christ seul ; toutes les religions partagent ce privilège, car elles prétendent chacune être dépositaire de la vérité religieuse⁶. Un chrétien éclairé, citoyen du monde, évitera, nous dit-on, toute terminologie

5. *Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps (Gaudium et spes*, 7 décembre 1965), § 22.5, dans *Concile œcuménique Vatican II, Constitutions, décrets, déclarations, messages*, Paris, Le Centurion, 1967, p. 237. Francis A. Sullivan, résout le problème en justifiant le contraste existant entre les déclarations papales et conciliaires subsidiaires des siècles précédents et les formulations de Vatican II ou des derniers papes, *Salvation Outside the Church? Tracing the History of the Catholic Response*, New York, Paulist Press, 1992. Il démontre qu'il s'agit plus d'un développement que d'une contradiction, et soutient l'idée d'un rejet de la doctrine augustinienne du péché originel et de l'élection dans la doctrine catholique officielle, puis il défend le point de vue de Karl Rahner sur les « chrétiens anonymes » et le potentiel de salut des religions non chrétiennes (p. 172).

6. John HICK, « The Non-Absoluteness of Christianity », dans John Hick et Paul F. Knitter, éd., *The Myth of Christian Uniqueness. Toward a Pluralistic Theology of Religions*, Maryknoll, Orbis Books, 1987 ; Londres, SCM Press, 1988, p. 23.

chrétienne susceptible d'offenser les autres religions. Il emploiera un pronom personnel « neutre » pour parler de Dieu⁷. Le seul Dieu qui pourrait se sentir offensé par cette neutralité est le Dieu de la Bible, dont on connaît bien les revendications exclusives. Ce Dieu, nous dit-on, est mort depuis longtemps, tout comme la théologie orthodoxe, et l'Église est le tombeau de l'un et de l'autre...

Nous sommes aujourd'hui confrontés au renouveau du paganisme, aux diverses religions de ce monde. Devons-nous pour autant ne plus nous soucier de nos principes sur l'Église, pour revenir simplement au message de Paul aux Athéniens de l'Aréopage et annoncer aux païens modernes l'existence d'un « dieu inconnu », le Seigneur du ciel et de la terre ? Nombreux sont ceux qui aspirent à un tel retournement. J.C. Hoekendijk note ainsi qu'un « intérêt trop vif porté aux questions ecclésiologiques fut le plus souvent, au cours de l'histoire, le signe d'une décadence spirituelle⁸... »

Il est certain que si l'Église devient le centre de notre vie religieuse, et non le Christ, la décadence spirituelle a déjà commencé. Une doctrine de l'Église qui n'est pas centrée sur le Christ porte en elle-même les germes de sa réfutation et de l'erreur. Jésus a dit à ses disciples qui ont témoigné de leur foi en lui : « Je bâtirai mon Église⁹. » Ignorer cet objectif revient à nier la souveraineté du Christ. La bonne nouvelle de la venue du Christ inclut aussi la bonne nouvelle de l'œuvre qu'il est venu accomplir : nous unir à lui et les uns aux autres pour que nous formions ensemble son corps, le nouveau peuple de Dieu.

Les menaces sérieuses qui pèsent sur l'existence de l'Église au XXI^e siècle montrent précisément que nous avons encore besoin de l'Église. Le courage de marquer notre différence, de ne pas avoir honte des affirmations du Christ, nous est donné dans la communauté de ceux qui sont baptisés en son nom. L'Église n'est pas appelée à souscrire un contrat d'union au sein d'un

7. Voir Wilfred Cantwell SMITH, « Idolatry in Comparative Perspective », dans Hick et Knitter, *op. cit.*, p. 58-59.

8. J.C. HOEKENDIJK, « The Church in Missionary Thinking », *The International Review of Missions* XLI, 1952, p. 325.

9. Matthieu 16.18.

groupe pluraliste, qui l'obligerait à renoncer à son droit de proclamer l'existence d'un Sauveur unique pour ce monde. Nous devons nous mettre d'accord sur ce point : nous témoignons pour Jésus-Christ, et non pour nous-mêmes. Notre témoignage commun doit être comme une ville bâtie au sommet d'une colline, et non de petites lumières individuelles qui brillent ça et là dans ce monde. Au sein des rivalités ethniques qui ravagent l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient, l'Église doit montrer le lien d'amour en Christ qui unit d'anciens ennemis, désormais frères et sœurs dans le Seigneur. Seule l'Église peut être un signe du royaume de Dieu : ce royaume sera révélé lorsque le Christ reviendra, et l'Esprit-Saint le rend déjà tangible par sa présence¹⁰.

Les technologies modernes et les médias ne sont pas à mépriser. Ils servent aussi à diffuser l'Évangile. On soutient néanmoins, dans le monde des affaires, de l'éducation ou de l'information, que la religion se cantonne à la sphère privée; elle demeure en dehors du domaine politique et des affaires publiques, quand bien même elle continuerait d'être une référence en matière d'éthique. Notre témoignage individuel rendu à la souveraineté du Christ ne rencontre le plus souvent qu'un haussement d'épaule : « Vous avez vécu une expérience religieuse ? C'est très bien pour vous ! Les Témoins de Jéhovah m'ont aussi cassé les pieds avec ça, pas plus tard qu'hier... »

L'Église, communauté du royaume du Christ, peut toutefois montrer au monde son intégrité morale, que celui-ci se doit de respecter. Quand l'apôtre Pierre décrit l'impact des œuvres justes des chrétiens dans un monde païen, il ne pense pas à des saints isolés, mais au *peuple* de Dieu, appelé à sortir des ténèbres pour passer à la lumière du Seigneur¹¹. Le témoignage chrétien, s'il reste limité à l'expérience religieuse dans le domaine privé, ne peut relever le défi que lui impose la sécularisation. Les communautés chrétiennes ne doivent pas seulement témoigner au monde de leur attachement aux valeurs familiales, mais aussi, comme tout à nouveau, du lien d'amour tissé entre ses membres par le

10. Voir Wolfhart PANNENBERG, *The Church*, trad. de l'allemand par K. Crim, Philadelphie, Westminster, 1983, p. 15-17.

11. 1 Pierre 2.9-12.

Christ. La bonne communion et l'ordre qui règnent dans l'Église deviennent ainsi les signes de plus en plus évidents de la grâce auprès des factions éparpillées et continuellement en conflit dans ce monde. L'Église ne peut faire entendre son message aux exclus et leur apporter son aide, son espérance, qu'à partir du moment où elle crée un lien réel entre tous ceux qui ont renoncé à l'égoïsme et à la haine.

Les plus grands besoins du monde séculier apparaissent précisément dans les domaines de l'Église qu'il combat le plus vigoureusement. Seule la vérité de Dieu peut rendre les gens réellement libres; si l'Église concède au monde séculier l'hypothèse de l'univers comme étant le produit du hasard, elle renie à la fois la souveraineté du Christ et le sens même de son existence¹². L'Église est la communauté de la Parole, cette Parole qui révèle le plan et les desseins de Dieu. Dans l'Église, l'Évangile est prêché; c'est là qu'on y ajoute foi, qu'on lui obéit. C'est la base et le pilier de la vérité, car elle tient fermement les Écritures (Ph 2.16)¹³.

Les Églises évangéliques font de nouveau preuve d'une conscience politique aiguë. L'activisme de gauche des Églises libérales est à présent dépassé par l'activité de la « droite religieuse ». Des chrétiens engagés ont bloqué physiquement l'accès aux cliniques où l'on pratique l'avortement; ils ont subi les brutalités de la police et l'emprisonnement. Des protestations contre la pornographie ou les loteries nationales ont attiré l'attention des médias. Les Américains ont montré un nouvel intérêt pour l'histoire des partis politiques chrétiens en Europe.

12. Voir Edward SCHILLEBEECKX, *L'histoire des hommes, récit de Dieu*, trad. du néerlandais par H. Cornelis-Gevaert, Cogitatio fidei 166, Paris, Cerf, 1992. « Rien n'est joué d'avance; il y a du hasard et du déterminisme dans la nature; dans l'univers de l'agir humain existe la possibilité de libres choix. C'est pourquoi Dieu ignore tout de l'avenir historique, sinon nous ne serions que des marionnettes suspendues par un fil à la main de Dieu. Pour Dieu aussi, l'histoire est une aventure, une histoire qu'il ouvre vers un avenir pour les hommes et par les hommes » (p. 149). « En tant qu'homme, [Jésus lui-même] est un être historique, contingent, incapable de représenter l'entière richesse cachée en Dieu » (p. 37); il ne peut entraver ou renier d'autres voies qui mèneraient à Dieu, ni se forger une morale uniquement par lui-même.

13. 1 Timothée 3.15.

La liberté de religion, si fondamentale pour la démocratie, est revenue sur le devant de la scène depuis que les chrétiens ont pris conscience de son érosion sous la pression de la laïcité. Jésus a déclaré que son royaume n'était pas de ce monde¹⁴. Comment ses disciples peuvent-ils alors témoigner de la vérité et de la justice sans contredire leur statut de pèlerin ? L'Église est-elle une association constituée pour favoriser la piété individuelle, et les engagements envers la société doivent-ils tous relever du ministère d'organisations chrétiennes para-ecclésiales ? Si nous désirons être fidèles au Christ de l'Église, nous devons d'abord comprendre sa volonté pour l'Église.

L'Église et les Églises

Notre réflexion sur la relation de l'Église avec le monde nous force à nous pencher aussi sur la relation entre l'Église et les Églises. Pour certains, les multiples dénominations de l'Église sont l'expression d'une saine diversité. Ils considèrent que l'Église est comme un arbre dont les différentes branches portent douze sortes de fruits¹⁵ ; ils estiment que l'uniformité institutionnelle menace la diversité organique d'une croissance libre de l'Église. Toutefois, les plus fervents avocats de la diversité admettent aujourd'hui qu'il faut limiter cette dispersion du peuple de Dieu.

Les progrès vers l'unité sont devenus inéluctables depuis que l'Église s'est répandue dans le monde sous l'impulsion missionnaire, en particulier au XX^e siècle. Les Églises d'« accueil » sont devenues des Églises d'« envoi ». Les Églises presbytériennes de Corée du Sud, par exemple, jouent désormais un rôle majeur dans la mission mondiale de l'Église. L'activité missionnaire fut l'un des facteurs déterminants pour le développement du mouvement œcuménique. La compétition qui s'exerçait entre les diverses dénominations impliquées dans la mission ne pouvait être contrôlée par des accords conclus au sein d'un comité (la technique colonialiste consistait à diviser les régions non évangélisées en territoires missionnaires). L'effondrement de l'impérialisme

14. Jean 18.36.

15. Voir Apocalypse 22.2, où sont mentionnées les douze récoltes de fruits chaque année sur l'arbre de vie.